

TENTATIVES D'ASCENSION AU PIC OCCIDENTAL DE LA MEIJE

OU AIGUILLE DU MIDI DE LA GRAVE

(HAUTES-ALPES)

« Je ne tenterai pas de décrire la Meije, » a dit M. Edouard Whymper. « Malgré tout, la Meije mérite mieux qu'une simple mention sommaire. C'est le dernier, — le seul — grand pic alpestre qui n'ait pas été foulé par le pied de l'homme, et l'on ne pourra jamais être accusé d'exagération en célébrant ses arêtes dentelées, ses glaciers torrentiels et ses effroyables précipices¹. »

Ces quelques lignes du fameux alpiniste anglais suffisent amplement, selon nous, pour justifier l'attraction produite par la Meije sur les ascensionnistes [sic] en général, et en particulier sur l'alpiniste français, jaloux à la pensée que tout autre qu'un compatriote pourrait lui enlever la conquête de son Cervin national, la Meije, le Cervin dauphinois.

Courant de l'Est-Sud-Est à l'Ouest-Nord-Ouest, la chaîne spécialement désignée sous le nom de Meije présente, sur une longueur d'environ deux kilomètres, une suite d'arêtes dentelées, d'où émergent trois principaux sommets : le plus haut, à l'Ouest (3,987 met.)², dont l'aiguille rocheuse mérite à bon droit son surnom de Cervin dauphinois et n'a pas encore été gravie ; — le pic central, moins haut de 17 met., — enfin le pic oriental, 3,831 met. Le majestueux glacier de Tabuchet, appelé à tort sur les cartes glacier de la Meije, descend sur le versant septentrional, retenu à l'Est par la chaîne de l'Homme. Au Sud, la crête domine et surplombe même souvent le glacier des Étançons par une muraille absolument à pic de 975 met. de hauteur, dont on peut donner une idée en la comparant à la Gemmi vue des bains de Louèche, mais bien exagérée. A l'Ouest, la Brèche de la Meije la sépare du Râteau.

Partageant l'avis de M. Whymper, qui déclarait en 1869 que l'ascension devait être tentée surtout du versant septentrional, mon ami M. Devin, dont l'Annuaire de 1874 contient de si intéressants récits, voulut bien, l'hiver dernier,

combiner avec moi un itinéraire dans les montagnes dauphinoises, ayant le grand pic de la Meije pour principal objectif. Il fut décidé en principe que, avant de livrer le grand assaut, on sonderait le superbe rocher à coups de longue-vue, au moyen d'ascensions préparatoires sur les sommets environnants, de manière à connaître, pour ainsi dire d'avance, les directions à suivre et les obstacles à éviter. Malheureusement pour moi, mon compagnon de corde et de tente, pressé par des obligations de famille, devança d'un mois l'époque déterminée (fin de juillet), et j'eus le regret d'apprendre, juste au moment où, me trouvant en Kabylie, j'allais visiter les montagnes du Djurjura, que l'infidèle tentait l'escalade de la Meije, en compagnie des excellents guides de Chamonix, Alexandre Tournier et Henri Devouassoud. Ce fut pour moi une grande déception. Mais ma surprise fut encore bien plus grande lorsque, de retour en France, je sus que le mauvais temps avait chassé M. Devin de son campement d'attaque placé au rocher de l'Aigle, à quelques heures seulement du sommet désiré, et qu'il avait dû abandonner son projet en même temps que sa tente, enfouie sous plusieurs pieds de neige. Deux jours auparavant, le 1^{er} juillet, M. Martelli, accompagné de deux guides de Val-Tournanche, avait également échoué, ainsi que M. Henri Cordier, secondé par Jean Tairraz, de Chamonix; enfin, vers la même époque, M. Pendlebury, avec le guide Spechtenhauser, n'avait pas réussi dans sa tentative contre le versant Sud.

Malgré tous ces revers, M. Devin m'encouragea à tenter l'ascension du côté Nord, en traversant les corridors de la face, par laquelle, croyait-il, on pouvait parvenir à la base du pic. Immédiatement je fis venir Alexandre Tournier et Simond François, de Chamonix. Je ne parlerai pas du premier, dont l'adresse, l'intelligence et la modestie sont connues aussi bien en Savoie que dans les Alpes dauphinoises. Quant à Simond François, je le recommanderai aux touristes qui auront besoin d'un homme robuste, lesté et intrépide. Grâce à lui, au mois d'août 1875, en compagnie d'un jeune porteur qui faisait sa première grande course, j'ai pu réussir, malgré un orage qui nous valut deux

¹ E. Whymper, *Escalades dans les Alpes*, pag. 202, traduction de M. Adolphe Jeanne, vice-président du Club Alpin français. Paris, Hachette et C^{ie}.

² Dans les Alpes dauphinoises, la Meije n'est dominée que par les Écrins de 96 met.; elle domine le Pelvoux de 29 met.

pieds de neige, l'ascension complète du Mont-Blanc (montée par les Bosses du Dromadaire, descente par le Corridor), avec 28 degrés de froid au Grand-Plateau, au point que nos boîtes de sardines et nos bouteilles de Champagne étaient changées en glaçon, tandis que la neige, soulevée par la tempête et rejetée contre nos visages, n'avait même pas le temps de se solidifier sous nos pieds ; et le lendemain, malgré l'apaisement de la tempête, trois caravanes successives durent redescendre, la plus favorisée ayant atteint comme point extrême le pied du Corridor.

C'est avec l'un des membres de cette caravane, dont j'eus le plaisir de faire la connaissance ce jour-là, M. Emmanuel Boileau de Castelnau, que je devais entreprendre cette année mes tentatives contre la Meije. M. de Castelnau, à qui je confiai mes projets, me demanda d'y participer avec son guide Simond Léon.

Le 18 août, assis sur le gazon de notre petit jardin de Gières-Uriage, nous préparions nos plans et nos bagages, avec l'aide de ces compagnons, dont les qualités solides et la parfaite harmonie sur tous les points nous donnaient les plus légitimes espérances. Alexandre Tournier fut nommé, à l'unanimité, guide-chef : Simond Léon resta attaché à M. de Castelnau, et Simond François à moi.

Mais avant d'aller plus loin, permettez-moi, cher lecteur, de vous donner un petit renseignement, qui, je l'espère, ne vous sera pas inutile, quand vous désirerez avoir des guides sérieux pour explorer le massif dauphinois. En attendant que notre section de l'Isère ait pu former quelques bons guides dans cette partie des Alpes (car il en existe bien peu ; je n'oserai même en nommer qu'un seul, Gaspard, de Saint-Christophe, dans la vallée de la Bérarde), adressez une demande de renseignements au Bureau de cette Section, en ayant soin, autant que possible, d'indiquer vos projets et votre degré d'expérience de la montagne. Immédiatement on s'empressera de vous mettre en relation avec les guides qui, par leurs précédentes campagnes, sembleront le mieux convenir à la réalisation de vos projets. Jusqu'ici des livrets de guides et des tarifs n'ont pu être établis, dans notre pays, que pour des promenades faciles et des courses d'importance secondaire.

Ici une grave objection s'élève, celle de la dépense nécessitée par le déplacement d'un guide. Permettez-moi, cher lecteur, de vous

soumettre le détail des frais d'un guide de Chamonix pour venir vous rejoindre à Grenoble, centre ordinaire de ralliement des touristes dauphinois :

Voiture de Chamonix à Annecy	13 fr.	»
Nourriture et coucher à Annecy	4	»
Chemin de fer d'Annecy à Chambéry	3	60
Déjeuner à Chambéry	2	»
Chemin de fer de Chambéry à Grenoble	4	25
Total	28 fr.	85
Plus deux journées à 6 fr	12	»
Total général	40 fr.	80

Voici maintenant les prix ordinaires donnés au guide : 6 fr. par jour, nourriture et transport à part ; — pour les courses pénibles dans les hauts glaciers, 20 fr. par jour ; — enfin les ascensions de premier ordre sont rétribuées, selon leur importance, 30, 40, très-rarement 60 fr. Si vous trouvez parfois trop élevé le prix réclamé par un guide *expérimenté et sérieux, pour certaine course pénible*, je vous engage, cher touriste, à solder d'abord la somme demandée, et à repasser ensuite dans votre mémoire l'abnégation, le dévouement que le brave montagnard a mis pendant ce temps à votre service, ne craignant pas d'exposer sa vie pour réparer une maladresse produite par votre inexpérience, et ne sachant si, malgré sa force et sa prudence, il ne sera point subitement entraîné dans l'abîme par un de vos faux pas. Informez-vous donc d'abord de la dépense approximative que pourront vous occasionner vos projets ; il sera facile à vos guides de vous en indiquer le chiffre, et vous vous épargnerez ainsi l'ennui de discuter en centimes la rétribution de gens qui consacrent leur vie à la conservation de la vôtre, et cela pour votre agrément personnel.

Je reviens au récit de notre expédition de la Meije. Une fois le cadre d'état-major nommé, on se mit en mesure de préparer les bagages : ils se composaient d'une tente alpine que mon célèbre ami et cher maître, M. John Bail, avait eu la bonté de me faire construire, assez grande pour abriter six personnes ; de 30 met. de corde de Manille, don de M. Devin ; de trois longueurs de 10 met. de fortes cordes françaises destinées à être abandonnées au besoin ; de 10 met. de corde plus fine pour ramener un anneau semblable à celui qui a été décrit par M. Whympfer, nécessaire dans les escalades des rochers, et d'un crampon en fer, à deux griffes, également pour les rochers. Joignez à cela une marmite de campement, deux cuisines à *la minute*, une lampe à esprit de vin, un tonneau plat pouvant contenir quinze litres de vin, des conserves et provisions, etc. Je n'oubliai pas

l'excellent appareil photographique quart de plaque, dit *Club-Alpin*, de M. Junte, ni mes deux bons baromètres anéroïdes, dont un grand format de Secrétan, avec une boussole de M. Hennequin, une longue-vue, deux thermomètres Bodin pour les observations psychrométriques, les cartes du Pelvoux de Tuckett et du Club Alpin Français, ainsi que les excellents Guides de M. J. Bail et de M. Adolphe Joanne.

Enfin, le 19 août, par un temps splendide, la diligence de Briançon nous transportait à Bourg-d'Oisans, et après nous avoir laissé le temps de faire un bon dîner à l'hôtel Martin, nous conduisait lentement vers la Grave, où nous arrivions à une heure du matin. Nous ne tardâmes pas à prendre, à l'hôtel Juge, notre part du sommeil profond dans lequel était plongée une caravane scolaire du Club alpin, qui se disposait à passer le lendemain le Lautaret. Dès mon réveil, je m'empressai de soulever le rideau qui m'empêchait de voir notre Meije tant désirée. Le ciel, d'une admirable pureté, ne nous laissait rien perdre des hardis contours des noirs rochers de la fière montagne, sur lesquels se détachaient, resplendissants, les gigantesques corridors de neige dans lesquels nous mettions notre espérance pour atteindre l'aiguille, en rejoignant la crête à la dernière dépression qu'elle forme au pied du versant oriental. Il me paraissait certain que, une fois cette espèce de col conquis, le reste de l'ascension ne serait relativement qu'un jeu.

Pendant que j'étais en contemplation, notre chef de file Tournier vint m'annoncer qu'il n'avait pu trouver aucun porteur, tous étant partis dès l'aube pour leurs champs. Après une heure de recherches, nous découvrîmes l'ami Pierre Dode, vieux montagnard avec lequel j'ai eu l'occasion de faire plusieurs courses, et à qui je ne reconnais qu'un défaut, celui de n'avoir pas assez de confiance dans sa propre valeur. MM. Maund, Martelli, Devin, Gariod, etc..., ont apporté les mêmes témoignages en sa faveur.

Toutes ces recherches nous ont mis en retard. Aussi, ne voulant pas nous risquer à attendre davantage l'arrivée problématique d'autres porteurs, nous nous décidons à faire six charges de bagages, chacune de 12 à 15 kilog., sans compter une provision de bois de chauffage répartie entre chacun de nous. Nous prévenons notre hôte que notre intention est de camper au rocher de l'Aigle, jusqu'à ce que nous ayons atteint notre but ou que nous ayons reconnu l'impossibilité d'y parvenir. Il nous promet de nous préparer un approvisionnement et de nous

le faire monter par Dode, que nous devons renvoyer, et par un autre porteur.

Après avoir pris à l'hôtel Juge notre dernier repas un peu confortable, nous partons dans le plus étrange équipage qui se puisse imaginer. Il est 10 h. et demie. Nous quittons la route du Lautaret à quelques pas de l'hôtel, pour descendre à un pont de bois, sur lequel nous traversons la Romanche. Nous marchons encore pendant une dizaine de minutes, au milieu de petites prairies et de taillis clairsemés, le long d'un petit ruisseau qui provient de sources émergeant des hauteurs de la côte schisteuse que nous gravissons. Là le chemin se perd au milieu des pistes de pacage. Nous continuons de nous élever dans la direction du pic de l'Homme en côtoyant le ravin, au fond duquel on entend rouler les eaux du glacier de Tabuchet.

Nous voici sur la crête de schiste en décomposition que nous quittons par une petite cheminée, pour arriver à la base d'une dernière pente un peu gazonnée, et plus encore empierrée par les débris des rochers qui nous dominent. Il y a déjà près de deux heures et demie que nous montons avec notre campement au dos ; un quart d'heure de repos autour d'une petite fontaine nous encourage à gravir la côte raide, longue et monotone, qui se dresse devant nous. Après une heure d'essoufflement, sous les rayons peu cléments d'un vrai soleil d'août, nous voyons le gazon faire de plus en plus place à la pierre, et enfin nous nous trouvons en plein éboulement ; nous sommes au pied même du pic de l'Homme. Une petite demi-heure nous suffit pour franchir, en ligne à peu près horizontale, cette sorte de moraine appliquée contre la chaîne de rochers dont les débris l'ont formée ; et nous descendons enfin, à 2 h. et demie, sur le glacier de Tabuchet, entendant encore bondir dans l'abîme du torrent les dernières pierres de l'éboulement, qui s'écroulent sous les pas de nos compagnons retardataires.

Un repas d'une demi-heure nous remet en état de continuer notre marche ; d'ailleurs une bise froide et pénétrante, venant du sommet du glacier, nous engage à reprendre nos piolets. Deux directions peuvent être suivies, l'une, en longeant absolument la base de l'Homme, la seconde, en prenant le milieu du glacier. En ce moment de la journée, où le soleil réchauffe les sommets glacés, la première, quoique plus courte, est rendue dangereuse par la chute fréquente de pierres de toutes grosseurs, que nous avons été à même de voir et d'entendre plusieurs fois pendant notre petite halte. La

seconde est plus longue, et quelquefois impraticable, par suite de nombreuses crevasses dont la disposition rend toujours difficile, et souvent impossible, toute tentative de passage. Enfin, après un vote émis sur la direction à adopter, et qui ne produisit qu'un ballottage, nous nous rendîmes, comme on doit toujours le faire en semblable circonstance, à l'avis de notre chef Tournier, et nous partîmes à la conquête des crevasses, non sans avoir pris la précaution de nous attacher à la corde. Après une heure et demie de lutte, la victoire était à nous, et nos *impedimenta* étaient sortis sains et saufs avec nos personnes de ce dangereux combat. Une fois tirés de ce mauvais pas, il ne nous restait plus qu'à gravir les côtes rapides du glacier, qui ont le désagrément de se succéder comme un gigantesque escalier, sans qu'on puisse savoir si l'on a décidément escaladé la dernière. Pour comble d'infortune, Dode dut nous quitter vers 5 h. et demie, pour retourner à la Grave ; car il était urgent qu'une bouche inutile ne vînt pas faire brèche aux provisions si péniblement montées pour la subsistance des membres du campement. D'autre part, il devait profiter du beau temps pour rapporter, le lendemain, avec Emile Pic, frère du trop connu Alexandre, de nouveaux approvisionnements de comestibles et de chauffage. Notre porteur s'en alla rejoindre la base des rochers de l'Homme, et descendit lestement, de crainte de se laisser surprendre seul par la nuit.

A sept heures et demie, nous nous trouvions enfin en face d'un rocher en forme de doigt, émergeant du bord supérieur du glacier ; nous nous dirigeâmes vers lui, le prenant pour le rocher de l'Aigle ; en approchant, un second, semblable, se détacha un peu plus à droite, puis un autre. Enfin un quatrième et dernier fut reconnu par Tournier, dans le vague du crépuscule, pour celui derrière lequel, en compagnie de M. Devin, il avait, un mois auparavant, préparé une plate-forme de campement.

On s'empressa de monter la tente, pendant que Simond François était délégué à la marmite, et, une demi-heure après, nous étions installés aussi convenablement que pouvait le permettre le sol rocailleux sur lequel nous venions d'établir notre quartier-général, en présence d'une soupe chaude au *Liebig*, éclairés fort agréablement par une lanterne très-portative, quoique de grande dimension, inventée par un de nos plus chers collègues, M. Albert Millot, et signalée à notre attention par M. Devin.

Le lendemain, 21 août, malgré un brouillard assez épais, eut lieu, à 6 h., le départ pour les corridors du versant septentrional, par lesquels, ainsi que je l'ai expliqué plus haut, nous avions la plus grande espérance de trouver un passage. Nous avons profité de quelques éclaircies pour juger du panorama et utiliser les renseignements que M. Devin m'avait communiqués. Le rocher de l'Aigle, surnommé par nous Hôtel de l'Aigle (alt. environ 3,250 met.), domine à l'Est le glacier de l'Homme qui descend immédiatement sous ses pieds. Des autres côtés, le glacier de Tabuchet en est séparé par une dépression de six à sept mètres de largeur sur autant de hauteur, produite et entretenue par la chaleur que le rocher dégage pendant le jour. En ayant sous les yeux la carte de l'état-major, nous le placerons au point de jonction des rochers qui descendent au milieu du glacier de l'Homme, avec ceux qui réunissent le Bec de l'Homme à la chaîne de la Meije. Je ne me sers, bien entendu, de cette forme de description que comme point de repère sur les cartes. En effet, je me permettrai de douter fortement de la fidélité des documents de ce genre que j'ai pu avoir sous les yeux, pour cette portion de la topographie dauphinoise.

Après avoir franchi la dépression qui entoure le rocher, on longe le rebord du glacier de l'Homme³, puis, gravissant une côte située au pied du pic oriental de la Meije, en contournant à gauche les séracs de cette côte pour arriver à un premier plateau (30 min.), on monte directement vers le plateau supérieur, appelé par nous col des Corridors (30 min.), situé entre le pic Central et un rocher sans nom.

Ce col forme le point le plus élevé de la ligne parallèle à la chaîne de l'Homme⁴, qui sépare le glacier de Tabuchet du glacier de la Brèche de la Meije. Il sera facile de le trouver sur la carte du Pelvoux publiée par le Club Alpin Français, en le plaçant un peu plus au Nord-Est, au-dessous du point coté 3,970 met. Si l'on redresse la chaîne parallèle à la chaîne de l'Homme depuis l'endroit coté 3,276 met. jusqu'à ce point, on comprendra facilement l'isolement du pic occidental de la Meije, formant cap à l'extrémité de la chaîne à laquelle il a donné son nom. Nous essayons de l'atteindre par les corridors placés sur son versant septentrional. On ne tarda pas à être forcé d'entailler des pas dans la neige, et

³ On peut suivre l'itinéraire sur la photographie de la Meije, prise par moi du rocher de l'Aigle et reproduite par la photographie.

⁴ Cette chaîne s'appelle le Serret du Savon.

bientôt l'inclinaison atteignit 60°, si bien qu'on était obligé d'enfoncer le bras gauche dans la neige pour conserver l'équilibre, quoique en avançant horizontalement.

Pendant 70 met. environ, qui demandèrent un travail considérable, tout allait assez bien, et l'on était déjà presque sûr du succès, quand la neige fit place à une glace noire, dure comme le fer, recouverte d'une légère couche de grésil, et sur laquelle les plus grandes précautions devenaient nécessaires, sous peine d'une descente générale sur les glaciers de la Brèche de la Meije. Avec un peu d'énergie, on pouvait encore conserver de l'espoir, lorsque le chef d'attaque Tournier donna le signal d'arrêt. Il devenait impossible de tailler des pas dans la glace; la couche était tellement mince que l'on rencontrait immédiatement le roc. Plus loin des plaques de rochers émergeaient d'une glace brillante et noirâtre. Il restait encore à faire plus des deux tiers du parcours total. De l'aveu commun, on dut battre en retraite avec la plus grande prudence : à midi, l'on était de retour à l'Hôtel de l'Aigle.

J'avoue que, devant cette défaite, je perdis tout espoir de réussite, au moins pour cette campagne. Personne encore n'avait été si près du but, et un seul résultat était acquis : la certitude complète d'atteindre le sommet, une fois qu'on aurait pu arriver à la dépression orientale du pic.

Voici, en peu de mots, quelle fut la conclusion unanime du procès-verbal de cette première tentative, signé de nous tous : « Les corridors ne peuvent avoir quelque chance d'être franchis que par un hasard exceptionnel, et seulement pendant la période d'hiver. A tout autre moment, ce passage est formé de glace noire parsemée de grésil, où la neige ne peut généralement pas se maintenir, ni par conséquent se consolider. Nous pensons également que, si ces difficultés parvenaient à être vaincues, les rochers du pic ne présenteraient pas par eux-mêmes d'obstacles sérieux. »

J'ajouterai toutefois que, si, pendant l'hiver, les corridors peuvent être regardés relativement comme plus praticables, les rochers du pic sont trop escarpés pour qu'il soit raisonnable de songer à les escalader par la neige ou le verglas.

Il ne nous restait plus, sur ce versant, qu'à tenter l'ascension par la crête, ce qui nous avait toujours semblé pour le moins problématique.

Le brouillard, qui s'était élevé vers 10 h., nous laisse voir un panorama splendide, mais restreint ; nous le contemplons en nous reposant,

pendant que Simond François prépare sa cuisine. Du côté du Nord-Est, au premier plan, bien au-dessous de nous, le pic de l'Homme, dominé par le Bec de l'Homme, derrière lequel se dressent le Goléon, les Trois-Évêchés, le Galibier, au pied duquel nous apercevons la vallée de la Guisanne, avec le Lautaret et la route de Briançon ; avec notre longue-vue, nous la voyons se perdre de loin en loin sous ses tunnels, qui, pour nous, sont indiqués par de petits points noirs à peine perceptibles. Au fond, les Alpes italiennes, et enfin le Mont-Blanc et le massif du Grand-Combin. Au Sud, le sommet de Roche-Faurio apparaît entre le pic de Neige (appelé ainsi *sans doute* sur les cartes parce qu'il est noir comme de l'ébène au moins du côté Nord) et le nœud formé par la jonction de la chaîne de la Meije avec celle de l'Homme (coté 3,880 met. sur les mêmes cartes). Un peu plus à l'Ouest, la chaîne magnifique de la Meije.

Après le dîner, qui fut silencieux, ce qui arrive toujours après une défaite, je profitai du beau temps pour prendre quelques clichés photographiques. Bien m'en prit de me hâter; car le ciel ne tarda pas à se couvrir de *cumulus*. Pendant qu'un vent violent du Nord s'élevait, nous montâmes au sommet de notre rocher pour voir si nos porteurs n'arrivaient pas. En attendant, nous y construisîmes une grande pyramide commémorative de notre séjour, et je relevai la flore complète de la localité ; elle se compose de trois plantes réfugiées dans les fentes des rochers : *Eritrichium nanum* Schrader (*Myosotis nana* Villars), en belles fleurs : *Saxifraga bryoides* Linné , et *Grimmia apocarpa* Hedwig, variété *alpicola* Schwartz ; l'une stérile, l'autre atrophiée et à peine reconnaissable.

Je joins à mes trouvailles celle d'un gant de laine verte reconnu comme épave de mon ami Devin.

A 6 h. apparaît enfin le convoi de ravitaillement, sous la forme de Dode et d'Emile Pic. Après s'être déchargés et avoir pris à la hâte un peu de repos et quelque nourriture, ils s'en vont, promettant de revenir, le surlendemain lundi 23, nous apporter de nouvelles provisions. Il fut convenu avec Dode que, dans le cas où il ne nous trouverait pas dans la tente, nous lui laisserions une instruction sur la conduite qu'il aurait à tenir.

Le vent ne cesse de souffler avec la plus grande violence pendant toute la nuit, en se mêlant, par les secousses qu'il imprime bruyamment à la toile de notre tente, au

roulement continu des avalanches précipitées dans le glacier de l'Homme. A 7 h. du matin, le 22, il souffle encore avec rage, faisant tourbillonner les nuages sur les glaciers inférieurs, sans parvenir à dissiper le voile épais qui nous dérobe la vue de tout ce qui nous environne. Tout projet de nouvelle entreprise nous semble donc rejeté au lendemain, lorsque Tournier propose d'aller, avec ses camarades, entailler les marches nécessaires à la future tentative par la crête, ce qui épargnera un temps précieux. Ils partent tous trois, à 9 h., me laissant seul en compagnie de M. de Castelnau, les yeux constamment fixés dans la direction de nos guides, dans l'attente d'un rayon de soleil qui nous permettra de les apercevoir.

Vers midi, le vent s'apaise ; et quelle n'est pas notre surprise de voir tout à coup, sur le sommet du pic Central, nos trois guides saluant une éclaircie de nuages par un hurrah qui parvient jusqu'à nous ! Ce pic n'avait encore été gravi que deux fois, en juin 1873, par la caravane de MM. Gardiner et Pendlebury, et, au mois de juillet de la même année, par M. Coolidge et Miss Brevoort⁵.

Au retour des guides, c'est-à-dire à 4 h., je n'eus besoin de poser à Tournier d'autre question qu'un simple « Eh bien ? » pour recevoir la plus triste réponse : « Il ne faut pas y songer de ce côté, » répétée en chœur par ses compagnons avec un accent des plus convaincus. Cependant ils avouèrent que le brouillard n'avait pas permis de voir très-distinctement le pic pendant tout le temps qu'ils étaient restés au sommet pour construire une pyramide. Il fut décidé que l'on y remonterait le lendemain de compagnie, car nous voulions savoir nettement à quoi nous en tenir sur l'état d'impraticabilité d'ascension par le versant septentrional.

Le vent d'ouest, qui nous avait apporté les cris de nos camarades à leur arrivée au sommet, ne cessa pas de régner pendant la nuit du 22 au 23 ; le thermomètre descendit à +1°, et, vers 9 h. du soir, une pluie abondante, à laquelle succéda du grésil, se mit à tomber. A 4 h. 1/2, le thermomètre, descendu à —8°, occasionna un réveil général sous la tente, et, à 7 h. du matin, le baromètre, qui, le 21, marquait 512^{mm}, ne nous donnait plus que 503^{mm},⁹. A 8 h. 1/2, le temps s'était complètement relevé. Après avoir pris

⁵ La première ascension du pic Central de la Meije a été faite par M. Coolidge et Miss Brevoort le 28 juin 1870.

quelque nourriture, nous nous mêmes en marche à 9 h. 45 min., n'emportant avec nous que les cordes, quelques vivres, l'appareil photographique, une longue-vue, les baromètres et thermomètres, et laissant dans la tente un ordre donné à Dode d'attendre notre retour; car, en cas d'insuccès, nous voulions descendre immédiatement à la Grave.

Arrivés au col des Corridors, à 11 h. 1/2, j'abandonne mon appareil photographique, après avoir pris de nouveaux clichés. Puis, tournant à gauche, nous nous élevons directement vers l'échancrure placée au pied oriental du pic Central, et, traversant la *Bergschrund* à son point culminant, nous gravissons les escaliers taillés la veille par nos guides. L'inclinaison de la pente glacée ne tarde pas à s'accroître insensiblement jusqu'à environ 35°. Cette portion glacée au-dessus de la *Bergschrund* forme évidemment la suite des corridors, et elle en est même en quelque sorte un par elle-même. Aussi ne tardons-nous pas à revoir les mêmes qualités de sol que dans notre tentative à ces fameux corridors : la glace noire fait bientôt place à des surfaces rocheuses couvertes de verglas, d'où émergent quelques rugosités offrant à peine un ou deux centimètres comme point d'appui. Enfin, la pente, de plus de 70°, devient un mur glacé, que nous escaladons péniblement pour arriver à la crête, en prenant les plus grandes précautions, après 50 min. de montée depuis le col. Cette portion de la crête, large de 20 à 30 cent., est formée de rocs en décomposition recouverts de neige. D'un côté, au Nord, la pente inclinée de glace que nous venons de gravir semble étayer la muraille et l'empêcher de s'écrouler sur le glacier des Étançons, qu'elle domine tout à fait perpendiculairement. Nous la suivons pendant 3 ou 4 min., en conservant l'équilibre, ayant bien soin de ne pas trop admirer la *belle nature* qui s'étale au-dessous de nous, et nous voici enfin au pied du pic Central. Il nous faut quitter les piolets, qui ne pourraient que nous embarrasser.

Avant d'entreprendre l'escalade du rocher, nous nous encourageons par une petite goutte de cognac, et nous poussons ce cri : « En avant ! »

Selon l'habitude suivie en pareil cas, chacun des membres de la caravane, solidement attaché à la corde, avance isolément et successivement, de manière que, s'il venait à faire un faux pas, les autres, cramponnés aux anfractuosités du roc, puissent le retenir dans sa chute. Le seul désagrément particulier du pic Central est le peu de confiance que l'on doit avoir dans la solidité

de la roche. Après avoir gravi une hauteur de 10 met. de rocher dans la ligne de l'arête, on traverse une petite plate-forme très-inclinée, dont la base est terminée par un à-pic de 950 met. (les Étançons), sur laquelle la fonte des neiges supérieures laisse tomber, pendant la plus forte chaleur de la journée, quelques gouttes d'eau qui ne tardent pas à se transformer en verglas. C'est peut-être le passage le plus difficile ; n'ayant aucun point d'appui sous les pieds, on est obligé de s'accrocher des doigts dans les fentes aussi rares qu'étroites du rocher, et de faire ainsi la traversée avec le concours très-risqué des genoux ; car, sur ce verglas, et avec des fentes si petites, il serait de la dernière imprudence de s'arc-bouter un peu fort. Il est évident que, en cas de glissade d'un des genoux, ce qui est inévitable, la secousse ferait nécessairement lâcher prise à la première phalange de chaque doigt sur lequel porte tout le poids du corps. Une fois sortis de ce mauvais pas, qui n'a pas plus de 4 met., nous nous engageons sur une sorte de corniche, d'une inclinaison de 30 à 40°, située sur le flanc méridional du pic. La largeur moyenne, est de 80 cent, à 1 met. ; son rebord, comme du reste toute la portion supérieure du pic, surplombe la vallée des Étançons. Notre chef de file Tournier, pour débarrasser le passage ou pour nous empêcher de prendre comme point d'appui les blocs mal assurés, les précipite lui-même dans cet énorme gouffre. Rien de plus saisissant que ce spectacle. On les voyait bondir dans l'espace, et, bien longtemps après les avoir perdus de vue, on entendait un sourd grondement qui nous indiquait le temps que nous mettrions pour aller nous émietter, si nous appuyions un peu trop sur notre gauche. Enfin, à 1 h. 10, nous atteignons le sommet, sans nous en douter jusqu'au dernier moment.

Grand fut notre étonnement de voir sur le versant sud du pic Occidental un voyageur de haute taille, qui, le sac au dos, en gravissait avec peine les derniers escarpements. Avec un peu de réflexion et en songeant aux proportions, nous reconnûmes un bizarre effet de rocher; mais, de l'aveu de tous, la ressemblance était frappante, et je pus en moi-même le regarder comme le Génie malfaisant de la Meije ; car un seul coup d'œil jeté sur notre bonhomme de pierre m'avait suffi pour acquérir la certitude absolue que toute tentative dans cette direction était complètement impossible. L'arête qui nous séparait du pic Occidental formait quatre dents de scie, dont les deux premières étaient recouvertes d'un plateau

de neige incliné sur le versant septentrional. Au-dessus des corridors, une échancrure profonde les séparait ; on aurait pu peut-être aller jusqu'au pied de la troisième dent, en courant toutefois les plus grands dangers. Mais, arrivé là, on se trouvait devant une paroi à pic d'au moins 20 met., formée par un bloc de rocher gigantesque que l'on aurait pu croire placé tout exprès pour empêcher l'accès de ce côté. La quatrième dent, assez semblable à la troisième, était terminée par un à-pic d'une quarantaine de mètres, dominant l'échancrure placée à la base du grand pic. Nous n'avions donc qu'à revenir à la Grave. Sur l'observation de Tournier, j'examinai avec soin le versant méridional, et, après avoir bien sondé avec ma lunette, il me sembla apercevoir une direction qui me parut praticable avec l'aide d'échelles, et au moyen de laquelle on pourrait peut-être atteindre un petit glacier placé sur le versant Sud-Ouest du pic ; une fois ce résultat obtenu, le succès paraissait assuré. Je fis part de mes observations à Tournier ; il approuva mon idée, et m'apprit que le regretté Michel Croz, la victime de l'accident du Cervin, avait tenté, seul et sans échelle, cette même escalade, et avait déclaré qu'on ne pourrait monter à la Meije que de ce côté. Il ajouta que le malheureux guide faillit perdre la vie en opérant cette descente.

Pendant l'heure de repos que nous prîmes pour soulager les sacs de leurs provisions, je fis quelques observations météorologiques dont j'espère me servir, ainsi que de celles prises en d'autres circonstances dans le cours de cette expédition, pour compléter les études que je compte faire avec soin et en plus grand nombre l'été prochain dans le même district, de manière à donner aux voyageurs des renseignements un peu plus précis sur le massif entier de la Meije.

Je ne dépeindrai point le panorama qu'un ciel assez pur nous permit d'avoir sous les yeux pendant cette heure vraiment trop courte. Les Écrins, les Rouies, l'Olan, Belledonne, les Grandes-Rousses, le Mont-Blanc, les Alpe italiennes et briançonnaises, forment la limite des points reconnaissables. J'espère, si le temps me le permet, parmi les courses que je compte entreprendre dans ce massif, recommencer cette ascension, et être en mesure d'en relever le panorama.

Avant de partir, en mettant chacun notre pierre à la pyramide que nos guides ont élevée la veille, nous remarquons des débris de bouteille provenant d'une des caravanes de 1873. Simond Léon me dit avoir trouvé la veille, sous des pierres, un fragment de journal, assez bien

conservé, car nos guides ont pu lire qu'il y était question de M. Jules Favre. Je remarquai également des papillons et des guêpes incrustés dans la neige ; enfin, et c'est peut-être la chose la plus singulière, nous trouvâmes, au pied du pic, à l'endroit où nous avons laissé nos piolets, quelques crottes de chamois. Peut-être le premier qui aura eu le bonheur de monter à la Meije se trouvera-t-il, au sommet, devancé par une surprise de ce genre. Car je ne vois pas véritablement ce qui pourrait être impossible à un chamois, après ce que j'ai constaté dans cette circonstance.

A une heure commença la descente, où nous mîmes le même soin que pour la montée ; après avoir repris nos piolets sur l'arête, et, au col, l'appareil photographique ; nous étions à quatre heures et demie de retour au campement. Là, nous trouvâmes le père Dode seul, en compagnie d'un vieux bout de pipe en terre. Après avoir caché soigneusement le reste de la provision de bois si péniblement hissée, on plia la tente et chacun refit sa charge.

A cinq heures un quart, nous disions adieu à notre rocher. Cette fois on longea la base de la chaîne de l'Homme, où, à cause de l'heure avancée du jour, il y avait moins de chance de recevoir des pierres. Le rebord du glacier de Tabuchet s'applique exactement, en formant un cycle divergent, contre les parois du rocher. Ce phénomène doit être attribué à la forte déclivité du glacier⁶ qui entraîne immédiatement dans sa partie inférieure les débris de rochers qui tombent pendant le jour, ce qui forme les grandes moraines latérales-terminales, si je puis m'exprimer ainsi, dont j'ai parlé plus haut dans le récit de l'ascension au rocher de l'Aigle, avant d'entrer sur le glacier, et empêche, par le fait, la formation de toute moraine latérale.

Le plus grand désagrément de cette descente assez rapide résultait de la présence fréquente de la glace noire, qui nous forçait à tailler souvent des pas. A quelques mètres plus loin, là où régnaient les crevasses latérales, le glacier, ne subissant pas l'effet réfléchif de la chaleur du rocher, restait au contraire couvert de neige. Il est juste de faire participer aussi à la formation de la glace noire sur les bords l'existence fréquente de petits écoulements d'eau provenant de la fonte des neiges de la crête de l'Homme. De temps en temps la descente s'opère

⁶ De la Grave, le glacier de Tabuchet, grâce à la raideur de sa pente, réveille l'idée d'une gigantesque cataracte de glace.

brusquement, en pénétrant dans des crevasses qui barrent le bord même du glacier, d'où l'on sort en faisant le moins de bruit possible, de crainte de déterminer la chute de ponts de neige et de séracs qui vous menacent. Enfin nous avons quitté le glacier, la moraine est franchie, et, pendant que nous dégringolons lestement sur la dernière côte, qui nous avait paru si fastidieuse à la montée, nous sommes surpris par la nuit ; le ciel très-couvert nous dérobe les étoiles, et nous sommes obligés de recourir à la lanterne. Tandis que nous la préparons, tout en nous reposant autour de la petite fontaine déjà signalée lors de la montée, je lance quelques fusées avec ma sarbacane. Cet instrument léger et portatif, en forme de canne qui se dévisse en deux pièces, peut rendre dans la montagne des services importants. L'explosion de la cartouche, *métallique*, et par conséquent facile à conserver, produit une ligne lumineuse *continue* de 80 à 100 met., visible de fort loin, et finit par l'explosion d'une petite bombe⁷. J'avais montré l'instrument à M. Juge avant notre départ; c'est à ce procédé que nous dûmes, à 9 h, 25 en arrivant à la Grave, un souper bien chaud et tout préparé. Mais... — car il y a toujours un *mais* dans les choses de ce monde, — nous eûmes le malheur de trouver le village envahi par une compagnie de chasseurs à pied qui allait de Briançon à Grenoble, ce qui nous était bien égal, — et tous les lits de l'hôtel Juge occupés par messieurs les officiers. Il fallut donc tout simplement nous étendre sur le foin de la grange, avec la perspective, s'il faisait beau, de passer le lendemain la Brèche de la Meije, pour jeter un coup d'oeil d'examen sur notre fameux pic, en attendant la confection des échelles nécessaires pour tenter, l'année prochaine, l'escalade par les Elançons.

Le lendemain, à 5 h., le père Juge vint nous tirer les pieds pour nous prévenir que nos lits étaient libérés du service militaire et à notre disposition. M. de Castelnau, dans un beau rêve, je n'en doute pas, émit l'avis qu'on était bien mieux là et qu'on le laissât tranquille. J'avoue à ma honte que je me trouvais bien mieux entre deux draps, et si mon cher camarade n'était venu, — à 9 h., — me faire dire à mon tour « de me laisser tranquille », je crois que, dans ce bon lit, j'aurais suivi en rêve, jusqu'à Grenoble, les étapes du capitaine qui m'y avait précédé.

⁷ Le prix de l'instrument est de 20 francs ; chaque cartouche revient à 10 centimes.

Ma fainéantise heureusement n'a aucunement nui à nos projets. Le ciel est couvert ; il pleuvotte de temps en temps. Après avoir fait une promenade jusqu'aux glaciers de la Meije, je reviens développer mes épreuves photographiques, travail où la lanterne de M. Millot, avec ses vitres de corne, me rend encore le plus grand service. Le soir, nous avons le plaisir de causer avec notre honoré collègue M. Edouard Rochas, qui vient de faire l'ascension du Pelvoux et de tenter celle des Écrins avec Gaspard de Saint-Christophe.

Le lendemain mercredi 23, réveil à 4 h., pour admirer la musique de la pluie qui tombe à flots. Malgré tout, on fait les préparatifs, et on se tient prêt à toute éventualité. La tente, avec le gros du matériel de campement, est confiée à M. Juge, qui la renverra à Grenoble. Ce n'est qu'à 8 h. que, malgré de nombreux nuages, le temps semblant vouloir se remettre au beau, nous partons pour la Brèche, mon camarade, nos trois guides et moi. Je ne décrirai pas cette course racontée par M. Whymper qui a découvert le chemin de ce col, et faite assez souvent depuis lui. Qu'il me soit permis seulement d'insister sur la fréquence des avalanches de rochers et de glaces, balayant à tous moments un des points déjà franchis, ou un de ceux qui restent à escalader. Plusieurs fois, dans cette ascension, des avalanches sont passées à quelques pas de nous, et même, en traversant la base du glacier de la Brèche, notre caravane a été enveloppée de débris de glace tournoyant au milieu de nous, au-dessus de nos têtes, roulant à nos pieds, aussi serrés qu'une grêle de mitraille ; de l'aveu de tous, c'est par le plus grand des hasards que personne n'a été sérieusement atteint. Je m'appliquai, pendant la montée, à tirer le plus de clichés possible des différents aspects sous lesquels se présentait notre Meije. A 2 h. 1/2, nous sortions des rochers, et, à 3 h. 1/2, nous étions au sommet. De ce côté, le pic Occidental est composé essentiellement de rochers presque sans neige. La crête qui le joint au col forme deux espèces de dents, dont la plus basse devrait être contournée à l'aide d'un assez grand nombre de scellements de barres de fer dans le rocher. L'ascension ne pourrait avoir lieu que sur le versant septentrional, quand la crête serait impraticable. Une fois arrivé à la dépression formée entre la seconde dent et le pic principal, qui domine le petit glacier dont j'ai parlé à propos de la tentative de Michel Croz sur le versant méridional, on pourrait probablement atteindre le sommet, en appuyant un peu sur la

droite. Ce projet, quoique fortement patronné par le guide Alexandre Pic, de la Grave, nous parut à tous aussi hasardeux qu'onéreux⁸.

Pendant le temps de notre ascension, le ciel s'était presque complètement dégagé. Aussi, quel ne fut pas notre étonnement, à notre arrivée à la Brèche, de voir la vallée des Élançons et toutes les montagnes environnantes couvertes de nuages noirs et orageux ! Le brave Tournier me dit que nous risquions fort d'être surpris par la nuit dans cette vallée si connue pour ses moraines interminables et ses abondants débris de rochers semés de toutes parts presque jusqu'à la Bérarde⁹, et me fit comprendre très-poliment que j'avais fait perdre du temps en prenant mes photographies. A 6 h., comme nous venions d'entrer sur le glacier des Étançons, qui est très-facile, et que, profitant de la halte nécessitée par le repliage de la corde devenue pour nous un embarras, nous prenions quelque nourriture, je demandai à Tournier, qui avait franchi la Brèche en sens inverse un mois auparavant avec M. Devin, combien de temps il nous fallait encore pour atteindre la Bérarde. Il me répondit : « Trois heures, à bien marcher ; et, de nuit, quatre heures, avec la lanterne. » Comme j'avais été un peu piqué par le reproche indirect d'être cause du retard, je fis le pari d'arriver en deux heures, malgré la nuit. Nous voici, à 6 h. 1/2, sac au dos, bondissant comme des chamois dans la neige, à travers les moraines, pataugeant en plein lit de ruisseau pour aller plus directement. Mais, par malheur, la nuit arrive, favorisée par un ciel toujours chargé de nuages. Pourtant, moi qui ai la lanterne dans mon sac, je ne veux pas qu'on perde de temps à la monter et à l'allumer.

Nous nous heurtons les uns contre les autres, buttant contre les blocs de rocher, tombant dans des trous. Enfin, Simon Léon trouve par hasard un petit sentier, et, quelques minutes après, rouges et essoufflés, nous entrons comme des fous dans la cabane du père Rodier, l'aubergiste de la Bérarde. Je tire ma montre ; il était 8 h. 1/4 : nous n'avions mis que 1 h. 45 min. ; j'avais gagné mon pari, et tous mes compagnons, étant

⁸ Pour se rendre mieux compte de toutes ces descriptions, on pourra consulter avec profit les planches 8, 10 et 12 de l'ouvrage de M. Bonney, intitulé : *Outline Sketches in the Alps of Dauphiné*. London, 1865, 1 vol. in-4^o

⁹ Voir la description du passage de la Meije et de la vallée des Étançons dans Whymper, *Escalades dans les Alpes*, pag. 206 et suivantes. Traduction d'Adolphe Joanne. Paris, Hachette et C^{io}.

arrivés en même temps que moi, avaient le droit de partager l'honneur de cette victoire.

Après avoir absorbé une soupe au lait et aux pommes de terre, seul confort de l'établissement, nous montons nous nicher dans le foin de la grange. Le lendemain 26, à 4 h. du matin, n'ayant plus rien à faire, pour cette année, à la Meije, et en ayant assez de quatre mois et demi de voyages et de campements, pendant lesquels, à un intervalle de trois semaines, j'avais eu à subir 56 degrés de chaleur à l'ombre au Chott Melrir'h, au Sud de Biskra (Algérie), et la température un peu plus fraîche de certaine nuit au rocher de l'Aigle, au pied de la Meije, je

dis adieu à mes compagnons, pour prendre, le soir même, à Bourg-d'Oisans, en compagnie de Simond François, la voiture de Grenoble.

M. de Castelnaud, secondé par ses guides Alexandre Tournier et Simond Léon, fit, le 27, l'ascension complète des Écrins par un temps magnifique, et, le 30 et le 31, il revenait à Saint-Christophe, en franchissant le col du Sellar et celui de la Muande.

H. DUHAMEL,
membre du Club Alpin Français (section de l'Isère).

Annuaire du CAF 1875, pp. 310-334

NOUVELLES TENTATIVES D'ASCENSION AU PIC OCCIDENTAL DE LA MEIJE

(HAUTES-ALPES)

Mes essais infructueux pour conquérir l'année dernière le grand pic de la Meije m'avaient cependant laissé quelque espérance de succès pour 1876. J'avais remarqué, ainsi que mes guides, que, du côté de la vallée des Étançons, il était possible d'atteindre pour le moins une certaine hauteur, malgré l'apparence d'inaccessibilité que présentent les murailles abruptes de la Meije sur ce versant méridional. Toutefois, ne me dissimulant pas les grandes difficultés de cette nouvelle tentative, j'avais formé le projet d'explorer de nouveau cette année les corridors septentrionaux qui étaient impraticables en 1875, et de remonter une seconde fois au pic Central pour jeter un nouveau coup d'œil sur la crête et sur ce versant des Étançons, que le regretté guide Michel Croz de Chamonix, la victime de l'accident du Cervin en 1865, expert au premier chef en matière d'escalades de rochers, regardait comme le seul côté accessible de la Meije, ainsi que je l'ai rapporté dans le précédent annuaire.

Les insuccès qu'éprouveront tour à tour au mois de juillet deux alpinistes bien connus, MM. Goutch [sic] et Cordier, dans différents assauts livrés à la Meije par la crête et les corridors, me feront renoncer à renouveler tout essai du côté de la Grave. D'autre part de violents orages, qui éclatèrent sur nos Alpes pendant la seconde période du mois d'août, avaient refroidi l'atmosphère à tel point que tous nos sommets jusqu'à 2,000 mètr. étaient couverts de neige. Je ne pouvais donc plus espérer arriver à un

résultat satisfaisant, du moins pour cette année ; car le moindre grésil devait rendre impraticables les rochers des parois de la Meije du côté des Étançons, lorsque je lus à Grenoble un article du journal *la Durance* (n° du 17 septembre) dans lequel une dépêche télégraphique annonçait la nouvelle de l'ascension de la Meije faite le 7 septembre par un Anglais, M. Stewenart, accompagné du guide autrichien Spechtenhauser.

Voulant constater moi-même l'ascension, je télégraphiai de suite à deux guides de Chamonix, Simond (François), avec lequel j'avais déjà fait la plupart de mes principales excursions, et Edouard Cupelin, connu pour sa parfaite connaissance des rochers, de venir me rejoindre immédiatement à la Bérarde. Déjà la nouvelle de *la Durance* s'était répandue dans Grenoble ; mais on ne savait rien de précis. Les conducteurs des voitures de Briançon et de la Grave ne purent rien m'apprendre non plus de nouveau. Je pus donc penser que l'ascension s'était faite par la Bérarde. A Bourg-d'Oisans, on ignorait même l'ascension annoncée dans les journaux, et, à Saint-Christophe, Pierre Gaspard, que je m'adjoignis comme troisième guide et porteur, me montra une lettre d'un rédacteur de *la Durance* par laquelle on lui demandait si c'était par la Bérarde que M. Stewenart avait fait l'ascension de la Meije, parce qu'on n'avait vu aucun ascensionniste [sic] à la Grave. Gaspard n'avait vu personne, et Rodier, chez lequel nous couchâmes le 23 septembre à la Bérarde, nous

convainquit que nous étions victimes d'une mystification. La Meije était encore vierge¹⁰. Le 21, mes guides arrivaient avec la pensée de m'aider à faire la seconde ascension du pic Occidental en suivant la piste d'un heureux prédécesseur. Mais tout se trouvait modifié maintenant, et je me mis immédiatement en mesure de profiter d'une atmosphère très-chaude, qui avait fondu toutes les neiges des jours précédents, pour faire mes préparatifs d'assaut contre le versant méridional, c'est-à-dire des Étançons. Nous passâmes la nuit dans les lits très-confortablement installés par la Société des Touristes du Dauphiné dans une pièce de la maison de Rodier. Le *nous* que je viens de placer mérite une explication, car ce n'est qu'avec la plus grande peine que j'obtins de Rodier de laisser coucher mes trois braves guides, qui devaient tant se fatiguer les jours suivants, dans un des trois lits restés libres. La Société des Touristes du Dauphiné ne permet jusqu'à présent de coucher dans les lits de ses chalets qu'aux personnes présentant le diplôme de membre d'une société alpine ou un billet de séjour délivré par elle (il n'en est jamais accordé aux guides et porteurs, même accompagnés de leur voyageur).

Le 25, à 10 h. 15 min., nous quittons la Bérarde, emportant des provisions pour deux jours, des couvertures, 70 mèt. de cordes de Manille et deux échelles de 4^m,75, pouvant au besoin se réunir pour former une seule longueur de 7 mèt. et présentant toute la solidité désirable. Le ciel était un peu couvert, et, de temps en temps, de grandes vapeurs blanches descendaient des parties supérieures de la vallée.

Nous suivions la rive gauche du torrent, sur laquelle se trouve tracé un chemin de mulets passable, mais dans tous les cas bien préférable à la direction sans chemin aucun, indiquée sur la carte de la Meije de M. Whymper¹¹ et que me fit prendre en 1875 le guide Alexandre Tournier, malgré mes représentations et celles de tous mes compagnons. La traversée des moraines et des ruisseaux du glacier de la Bonne Pierre se fait facilement, et, une heure après avoir quitté la Bérarde, on atteint le chalet des Bergers de la Bonne Pierre, ou des Étançons. Le chemin se poursuit pendant 15 min. au milieu des

pâturages, puis nous atteignons, en 30 min. de marche, une énorme avalanche de neige tombée pendant l'hiver du cirque du Plaret et obstruant la vallée dans toute sa largeur. La vallée, en se redressant, nous laisse voir les murailles gigantesques de la Meije dont nous voulons tenter l'escalade. Nous retrouvons le sentier qui va serpentant au milieu des pierres et des rochers pour se perdre çà et là sous de nouvelles avalanches descendues des montagnes environnantes. A 4 h. 30 min. nous arrivons dans un îlot gazonné recouvert en partie de genévriers. Vers la partie supérieure se dresse (altitude 2,300 mèt. environ) un bloc immense de rocher, le Châtelleret, où nous devons établir notre quartier général. Pendant que nous prenons quelque nourriture, nous examinons soigneusement la chaîne de la Meije dont la crête domine et surplombe même souvent le glacier des Étançons par une muraille absolument à pic de 975 mèt.

A gauche se dressent isolément les deux sommets orientaux. Le pic Central domine la ligne de crête à une distance à peu près égale du Grand-Pic et du plus bas des sommets orientaux. Il se dresse en pyramide, séparé de la crête orientale par une forte dépression à angles droits, et de l'arête descendant vers la Brèche, par une dépression formant un angle aigu au-dessous duquel s'étale un petit glacier, adossé à sa partie supérieure à un pic assez élevé que nous désignerons sous le nom de Pic du Glacier, et soutenu à l'Ouest par les bases d'un second pic que nous appellerons le *Doigt*. La ligne de crête de la chaîne de la Meije descend à partir de cet endroit sur la Brèche par une inclinaison régulière d'où émergent l'*Epaule* et le le *Petit-Doigt*. Du *Doigt* descend vers le Sud un contrefort S dont la base s'étend à 550 mèt. du plan vertical de la ligne de crête de la Meije. C'est sur le flanc occidental de ce contre-fort, en suivant autant que possible les cheminées qui s'y trouvaient, que nous pensions diriger nos efforts.

A 3 h. 15 min., nous partons pour faire une reconnaissance préparatoire, laissant notre bagage sous le rocher du Châtelleret. A 4 h. 15 min. nous sommes au pied du contre-fort que l'on contourne comme pour monter à la Brèche ; après 15 min. à peine de marche sur le glacier, nous nous trouvons au pied, non pas d'une cheminée, mais d'un mur de rocher perpendiculaire de 8 à 10 mèt. que l'on escalade avec la plus grande difficulté, surtout parce qu'il manque de rugosités qui permettent de trouver

¹⁰ J'ai appris plus tard que cette fausse nouvelle avait été adressée à *la Durance* par un instituteur de la Grave ; mais je n'ai encore pu en savoir davantage.

¹¹ *Escalades dans les Alpes*, par Whymper, page 207.

des points d'appui suffisants pour accrocher les pieds et les mains. Une fois arrivés au haut de cette muraille, on s'élève sur les rochers qui sont sur la gauche, et, tantôt en prenant de petites cheminées, tantôt en suivant la crête du contre-fort, on atteint la grande cheminée (3,335 mè. environ). Mais il est bientôt 6 h. ; il faut songer à regagner le campement et, à 8 h., nous sommes de retour au Châtelleret où nous nous occupons à arracher des genévriers pour faire du feu. Le ciel s'est complètement éclairci ; aussi, en me blottissant dans une couverture sous un enfoncement du rocher ai-je bien recommandé à un de mes guides de me réveiller à 4 h. du matin. Le lendemain 26, grand est mon étonnement lorsque Simond vient m'annoncer qu'il est 5 h. et que je peux continuer à me reposer, parce qu'il fait un brouillard épais laissant tomber une petite pluie très-fine. A 7 h. les nuages s'étant élevés un peu, je donne le signal du départ ; mais mal m'en a pris ; car, à peine a-t-on atteint le contre-fort que nous nous trouvons perdus de nouveau dans le brouillard, et, malgré les efforts de mes braves guides, la neige et le verglas qui se trouvent sur le rocher nous empêchent d'atteindre la grande cheminée à laquelle nous étions parvenus la veille.

A 11 h., retour au Châtelleret et descente à la Bérarde, où Gaspard, ayant appris que sa femme était très-malade, me demande de descendre à Saint-Christophe. Le soir, le temps ne s'est pas encore remis. Mais par contre un ciel magnifiquement étoilé se montre à nous vers 3 h. du matin, et, à 4 h., nous repartons pour la Meije. A 7 h. on est au pied du mur du contre-fort déjà gravi deux fois. Enfin on atteint la cheminée. La pluie de la veille l'a rendue difficile, même parfois dangereuse. Un grésil glissant rend incertains les points d'appui les plus solides ; plusieurs fois, il faut la quitter pour contourner et franchir des blocs qui l'obstruent. Presque à son sommet un bloc plus considérable que ceux qui ont déjà pu être évités semble défier tout essai de passage ; cependant, avec beaucoup de peine et d'efforts, on se hisse mutuellement sur le rocher. On appuie à gauche et on rejoint l'arête ; mais il nous faut bientôt reconnaître l'impossibilité de réaliser notre tentative d'escalade. Une masse polie de rochers se dresse d'une dizaine de mètres en surplombant, dominée par les escarpements. Si près que nous nous trouvions en ce moment du glacier du pic occidental, but de nos efforts (car, une fois arrivés là, nous ne doutions pas de la réussite de l'ascension du pic même), il nous faut battre en retraite. Un homme

de pierre est élevé sur ce point, situé à une altitude d'environ 3,580 mè., et nous nous promettons de démolir en redescendant toutes les petites pyramides construites en montant pour nous guider dans la route à-suivre, afin d'éviter aux alpinistes futurs toute confusion dans la reconnaissance du point suprême qu'atteignit notre caravane.

La descente fut encore plus pénible que la montée. La chaleur du soleil avait fait fondre en partie le grésil, et, en détruisant la couleur blanche qui dénonçait sa présence, il l'avait transformé en verglas incolore sur les rugosités des parois des cheminées. Avec les plus grandes précautions, tout allait pourtant assez bien, lorsque se présenta le bloc qui obstruait la grande cheminée et qui nous avait donné tant de peine à la montée. Il fut bientôt facile de reconnaître que l'on ne pourrait repasser par le même endroit ; car, pour atteindre le fond de la cheminée, on serait obligé de se faire descendre au bout de la corde et le dernier n'aurait aucun moyen de sortir d'embarras. Je n'avais pas de grappin, et d'ailleurs il eût été difficile et imprudent de se confier à un grappin dans cette circonstance, avec ces roches en décomposition et gelées. Après plusieurs minutes de recherches, on découvrit, à côté de la cheminée, un horrible petit couloir dans lequel on s'engagea faute d'autre passage, quoique le sol, très-incliné et entièrement couvert de glace, rendit l'opération extrêmement dangereuse.

A 2 h. la caravane était de retour au Châtelleret. Le reste de la journée fut utilisé à une course au col septentrional de Gandolière, col qui n'a jamais été franchi et qu'il vaudrait mieux attaquer en partant du glacier de la Selle que de la vallée des Étançons. Le lendemain 28, comme nous nous proposons de faire le tour de la Grande Aiguille de la Bérarde par les glaciers du Vallon et du Chardon, course nouvelle, un orage assez fort nous décida à regagner Grenoble. Le même soir, pendant que nous descendions de Vénosc [sic] à Bourg d'Oisans, il vint fondre sur nous si violemment que la route fut enlevée par le torrent de Voudène. Le courrier de Briançon, que nous prenions le même soir à minuit, arriva à Grenoble avec 11 h. de retard ; encore fallut-il transporter tout le bagage à dos d'hommes jusqu'à Livet, à travers les monceaux de rochers entraînés par le torrent sur la grande route. Nous étions assurés que, pour cette année du moins, la Meije n'avait plus rien à craindre, surtout du côté des Étançons.

Voici en résumé quelles sont les conclusions que j'ai pu tirer de mes différents essais pour escalader la Meije.

Les côtés par lesquels on peut tenter l'ascension de cette montagne peuvent être divisés en quatre groupes : 1° Nord, par les Corridors ; 2° Est, par l'arête ; 3° Ouest, par la Brèche ; 4° Sud, par les Étançons.

1° L'inclinaison considérable des Corridors septentrionaux empêche la neige de s'y maintenir. Une couche peu épaisse de glace noire, entretenue par les suintements de la neige fondant sur l'arête, interdit tout passage. Il ne faudrait pas trop compter sur le bénéfice d'une saison d'hiver, parce qu'en cette saison la neige et le verglas rendraient impraticables les rochers du pic. Si plus tard les conditions climatiques [sic] de la montagne se modifiaient, et si par suite les glaces des corridors venaient à fondre, la nature rugueuse des rochers qui émergent maintenant de loin en loin de la masse gelée, me permet de penser que l'on pourrait assez facilement faire l'ascension de la Meije par ce côté.

2° Les profondes dentelures de l'arête rendront toujours infructueux les essais tentés par cette direction. Inutile de songer à franchir les nombreux à-pic atteignant souvent plusieurs dizaines de mètres. Quant à les éluder, en descendant sur le versant septentrional, c'est aller retrouver les corridors et leurs difficultés ; je ne rappellerai que pour mémoire que le versant méridional est formé d'une muraille verticale de 975 mètr. *dominant* les Etançons. Cette année encore le guide Henri Devouassoud, sur la demande de M. Goulch, s'efforça par le pic Central de suivre la ligne de crête ; il dut se mettre à plat ventre pour se tenir en équilibre, et il fut obligé de se servir de son couteau de poche pour revenir sur ses pas, après avoir constaté l'absolue impossibilité de persévérer dans son entreprise. Le guide allemand Johann Jaun a essayé la même voie en atteignant l'arête à l'Ouest du pic Central ; il dit avoir marché 3 h. sur cette crête, mais inutilement.

3° Le côté de la Brèche est celui qui réunit tous les suffrages parmi les montagnards de l'Oisans ; il n'a encore jamais été essayé sérieusement. Il m'a toujours semblé pour le moins difficile. On ne peut songer à l'attaquer qu'au moment des plus fortes chaleurs de l'été, alors que le rocher est à peu près sans neige. Il faudrait alors suivre la crête en contournant le Petit-Doigt. Une fois cette aiguille franchie, l'escalade ne rencontrerait probablement plus de

difficultés insurmontables, en ayant soin de contourner les bases septentrionales de l'Épaule et du Doigt. On essayerait de rejoindre le petit glacier du Doigt en passant entre le Doigt et le Pic du glacier ; il ne resterait plus qu'à gravir le Pic, à proprement parler, de la Meije, ce qui serait relativement très-facile.

4° Malgré l'opinion de Michel Croz, il me faut avouer que mes tentatives infructueuses de cette année par le versant des Étançons m'ont convaincu de l'inaccessibilité du pic Occidental de ce côté. Toutefois je crois que c'est toujours en montant par le contre-fort méridional du Doigt que les essais devront être dirigés, en ayant pour objectif le petit glacier.

[En complément de son récit, Duhamel dresse une liste de 25 sommets et 7 cols vierges qu'il présente comme « les principales expéditions qui restent à faire » dans le massif.]

H. DUHAMEL.

Membre du Club Alpin Français (section de l'Isère).

Annuaire du CAF 1876, pp. 331-342